



Clara Christensen

Hygge & Kisses

Roman
EYROLLES

Bo a 26 ans et mène une vie calibrée à Londres. En apparence, elle est pourvue de tous les attributs d'une *vraie* adulte : un poste respectable de responsable marketing, un appartement à elle, une vie sociale active, le même petit ami depuis 8 mois. Pourtant, elle ne peut se départir du sentiment qu'elle reste une petite fille qui jouerait à la grande. Et si sa vie d'adulte n'était qu'une parodie ? Est-elle en train de traverser la « crise du quart de vie » ?

Deux événements inattendus vont précipiter le destin de la jeune femme. Alors que sa vie personnelle et professionnelle lui échappe, Kirsten, sa colocataire danoise, lui propose d'aller se changer les idées dans la maison de sa mère, à Skagen, au nord du Danemark. Bo y voit l'opportunité de faire le point, seule avec elle-même. Mais la jeune femme découvre sur place trois invités surprise. La météo peu clémente d'un hiver scandinave, et les 17 heures de nuit par jour, contraignent ces colocataires forcés à cohabiter selon l'art du *hygge* danois.



Clara Christensen vit dans le Hertfordshire avec ses deux chats, ses deux enfants et son mari. Elle est l'auteur de deux autres romans.

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Création Studio Eyrolles © Éditions Eyrolles
Illustration d'après © SunshineVector / Shutterstock,
MG Drachal / Shutterstock

Code éditeur : 056950
ISBN : 978-2-712-56950-6

Hygge & Kisses

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Agnès Marot

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

Traduit de l'anglais par Emmanuel Plisson
Titre original : *Hygge and Kisses*
Copyright © 2017 par Clara Christensen

© Éditions Eyrolles, 2018
ISBN : 978-2-212-56950-6

CLARA CHRISTENSEN

Hygge & Kisses

● Roman
EYROLLES

Première partie

Londres



Ballottée dans la rame de métro bondée qui l'emmenait au travail, Bo Hazlehurst, en ce lundi matin, ne parvenait pas à se défaire de l'idée que sa vie n'était pas telle qu'elle aurait dû être. Pourtant, du haut de ses vingt-six ans, elle n'était pas à plaindre. Elle avait un travail respectable, une famille aimante, une vie sociale active; autant de raisons de sourire, non? Sauf qu'un article sur la « crise du quart de vie » lu dans un journal quelconque avait éveillé en elle l'impression que quelque chose clochait; que, d'une certaine façon, elle n'était pas vraiment une adulte, mais plutôt une petite fille qui jouait à être grande.

Elle manqua perdre l'équilibre quand le métro, dans un hurlement de freins, s'immobilisa brutalement dans le tunnel. Morte de honte, elle se redressa, rajusta la lanière de son sac sur son épaule et marmonna une excuse en dégageant son nez de l'aiselle de son voisin, un cadre au crâne prématurément dégarni. Les autres passagers émirent des grognements désapprobateurs, adoptant comme un seul homme l'expression d'agacement appropriée devant ce retard imprévu. Bo ne fut pas en reste. Cherchant à oublier un peu cette histoire de « crise du quart de vie », elle se concentra sur la journée qui l'attendait au bureau.

Elle travaillait dans le West End, pour une boîte spécialisée en logiciels de comptabilité. Bon, honnêtement, l'informatique n'était pas tout à fait le domaine d'activité dont elle avait rêvé

pendant ses trois années d'études en psychologie à l'université d'East Anglia; et quand, trois mois après son diplôme, on lui avait proposé ce poste d'assistante, elle avait d'abord hésité. Quelque chose de plus passionnant, qui lui ressemblait davantage, allait peut-être se présenter, non? Mais ses parents l'avaient encouragée à profiter de cette opportunité d'entrer par la petite porte dans une société réputée, sur un secteur porteur. (« Le monde aura toujours besoin de logiciels de compta », avait sagement rappelé son père – lui-même comptable.) Pour finir, elle avait accepté.

Relativement satisfaite d'avoir trouvé si vite un « vrai » travail (là où nombre de ses amies devaient se contenter de postes d'intérim ou de jobs de serveuse), Bo avait ravalé ses réticences pour se lancer dans la vie active avec l'esprit ouvert. Le poste n'était peut-être pas très motivant, mais elle travaillerait en plein cœur du West End, à deux pas d'Oxford Street – une véritable aubaine pour une jeune femme de vingt et un ans qui venait de passer trois ans dans une cité universitaire de la banlieue de Norwich. Elle s'imaginait déjà pendant les pauses-déjeuner, faire du shopping, rejoindre des amies ou dévaliser le rayon maquillage de Selfridges.

Elle avait très vite déchanté. En tant que plus jeune recrue de l'équipe, Bo était tout en bas dans la hiérarchie: elle avait passé ses six premiers mois chez Aspect Solutions à affranchir le courrier, mettre à jour les fichiers clients, servir le café à ses supérieurs et, quand elle avait de la chance et qu'une des secrétaires était en congé maladie, prendre en note le compte rendu des conseils d'administration. Son travail s'était donc révélé à la fois stressant et barbant. Les virées chez Selfridges étaient rarissimes d'autant que son modeste salaire, une fois le loyer et les transports déduits, lui permettait juste assez d'écart pour profiter d'une autorisation de découvert ridiculement basse. Pour couronner le tout, le bureau se trouvait du mauvais côté d'Oxford Street. Ici, pas de magasins chics, seulement des

boutiques de souvenirs et des vendeurs de coques de téléphone. N'empêche qu'elle avait tenu le coup. En cinq ans, elle avait gravi courageusement les échelons de l'administration pour atteindre enfin les hauteurs enivrantes du poste de responsable marketing. Désormais, elle avait la charge du contenu et de la fabrication du matériel publicitaire de l'entreprise. *Le rêve!*

Enfin, la rame de métro s'ébroua et repartit. Quinze minutes plus tard, Bo émergea de la station Oxford Circus dans la bruine grise de novembre. Plantée sur le trottoir devant un passage piéton au milieu d'une foule maussade d'employés de bureau, elle fouilla dans son sac pour en sortir son parapluie. Le petit bonhomme vert apparut ; la masse se mit en marche devant les files de bus et de taxis qui attendaient leur tour. Bo tourna à droite devant l'enseigne Topshop, louchant sur les immenses vitrines où un mannequin androgyne arborait un haut court et un jean moulant taille basse – tellement basse que les hanches de plastique dépassaient largement de la ceinture. *Elle va attraper la mort, dans cette tenue*, pensa Bo avant de songer, un peu honteuse, que sa mère n'aurait pas dit autre chose.

Elle emprunta une petite rue latérale, pas fâchée de quitter la foule des boulevards, puis traversa la file de taxis à l'arrêt en retenant son souffle pour éviter d'inhaler le nuage de gaz noirâtres vomis par leurs pots d'échappement. Elle dut faire un bond de côté pour ne pas se faire renverser par un coursier à vélo vêtu de lycra de la tête aux pieds slalomant entre les voitures. Bien entendu, elle atterrit au beau milieu d'une flaque huileuse qui s'était formée sur le trottoir crevassé. En sentant l'eau s'infiltrer dans sa chaussure et l'humidité remonter le long de ses collants, elle émit un claquement de langue contrarié.

Réfugiée sous l'auvent d'un coffee-shop, elle entreprit de vider son escarpin. C'est alors qu'elle aperçut son visage renfrogné dans la glace teintée. Cela semblait être devenu son expression par défaut, au point qu'elle avait remarqué qu'une ride était en train de se creuser entre ses sourcils. *Quelle ironie : mes premières*

rides alors que je ne me sens même pas adulte... Le vieillissement prématuré constituait-il un autre effet néfaste de la crise du quart de vie ?

En général, côté sex-appeal, Bo s'attribuait un bon 7 sur 10 – 8,5 quand elle y mettait les moyens. Sans être particulièrement grande, elle avait une silhouette élancée, la peau claire et des yeux gris-bleu ; ses cheveux ondulés acceptaient parfois d'être domptés en vagues élégantes à coups de fer à friser. Cela dit, en ce lundi matin, Bo n'était pas au sommet de sa forme. Vêtue du triste uniforme pardessus gris/pantalon noir des employés de bureau, elle avait le teint pâle et la mine fatiguée. Elle s'escrima à arranger les mèches rebelles sur son front, maudissant la génétique qui poussait ses cheveux à frisoter au moindre signe d'humidité.

Après avoir rechaussé son escarpin trempé, elle reprit sa marche en direction du nord, vers la barre d'immeuble grise qui abritait Aspect Solutions. Elle poussa la lourde porte vitrée pour traverser le hall jusqu'à l'ascenseur. Son œil parcourut distraitement la liste des sociétés logées dans le bâtiment. La plupart portaient des noms qui ne révélaient rien de leur activité ni du secteur auquel elles appartenaient. Presque tous les intitulés comportaient les mots « agence » ou « cabinet de consultants », associés à des appellations abstraites qui évoquaient davantage des personnages de science-fiction que des entreprises : Zeneca, Sentralis, Clostridia (ce dernier, à la réflexion, ressemblait davantage au nom d'une infection sexuellement transmissible qu'à celui d'un extraterrestre sanguinaire).

Un bip électronique lui indiqua qu'elle était arrivée au quatrième étage. Bo se prépara mentalement à affronter une nouvelle semaine de travail.

— Salut, Bo ! pépia Chloé, la réceptionniste.

Elle avait des cheveux blond platine, des faux cils et des sourcils dessinés au pochoir sur son front.

— Bonjour, Chloé, répondit Bo en rangeant son parapluie dans le réceptacle placé à côté de la fontaine d'eau fraîche. Tu as passé un bon week-end ?

Le lundi matin, Chloé n'aimait rien tant que raconter ses exploits du samedi soir.

— Oui, super, merci ! acquiesça-t-elle, la mine réjouie. On a fêté l'anniversaire de Kelly entre copines. Cette fille tient vachement bien l'alcool, je te jure !

Bo avait rencontré quelques-unes des amies de Chloé à son propre pot d'anniversaire, dans le bar à vins qui servait de repaire aux employés d'Aspect après le boulot. Elles étaient toutes aussi bien fringuées que la réceptionniste, les cheveux teints et crépés à l'excès, la peau d'une inquiétante couleur orange. En comparaison, Bo s'était sentie vieille et prude, surtout quand, après quelques verres, elles avaient abordé le sujet de leur vie amoureuse et sexuelle (de façon aussi bruyante que détaillée).

— Ça a tourné au Jägerbomb, continua fièrement Chloé. On a fini un peu minables, tu vois le genre ?

Bo hocha la tête, grimaçant intérieurement en imaginant une soirée « un peu minable » où les premiers rôles étaient tenus par Chloé, ses copines et des cocktails Jägermeister/Redbull.

— Kelly a vomi dans le taxi qui nous ramenait, continua Chloé comme si Bo lui avait demandé des détails. Je lui ai dit : « Bon sang, t'es impossible, Kels ! » Il y en avait partout, sous les sièges, dans mes chaussures et tout. J'étais folle. Des chaussures toutes neuves, merde !

Elle regarda Bo, quêtant visiblement une expression de sympathie. S'efforçant de masquer son dégoût, celle-ci marmonna avec une commisération presque sincère :

— Oh, non...

— Je les ai passées sous le robinet en rentrant chez moi et tout est rentré dans l'ordre, continua l'autre avec entrain. Mais il

faudra peut-être que je leur mette un coup de désodorisant pour chasser la puanteur.

Sur cette conclusion pragmatique, la réceptionniste se mit à fouiller le courrier du matin, en quête des enveloppes destinées au service marketing.

— Et toi ? reprit-elle en les lui tendant. Qu'est-ce que tu as fait de beau, ce week-end ?

— Euh, rien de spécial.

— Tant pis.

Chloé avait l'air déçue, comme si Bo ne jouait pas le jeu. Elle aurait au moins pu lui fournir une anecdote croustillante pour égayer ses tâches matinales – à savoir répondre au téléphone et accueillir les visiteurs.

— Bon, à plus tard, alors, lança Bo sur un ton d'excuse.

— À plus ! gazouilla Chloé, distraite par le bip électronique qui annonçait l'arrivée d'une nouvelle cargaison d'employés d'Aspect.

Consciente que sa chaussure gauche couinait à chaque pas, Bo traversa les locaux en boitillant jusqu'à l'open space du service marketing. Ce matin-là, elle était la première. Elle retira son manteau, alluma son ordinateur et se coula dans son fauteuil à roulettes. Elle entendit sonner un téléphone par-dessus le ronronnement de l'unité centrale et, malgré le triple vitrage, perçut le fracas étouffé d'un marteau-piqueur du chantier de la gare Crossrail, sur Oxford Street. La bande-son habituelle de son travail, quasiment inchangée depuis son arrivée cinq ans plus tôt. *Et dans cinq ans, ce sera toujours la même ? Est-ce que je serai encore là pour l'entendre ?*

Claire, la directrice du marketing, s'installa à son bureau au moment où Bo commençait à parcourir les trente-sept mails

arrivés sur sa messagerie depuis qu'elle avait éteint son ordinateur, le vendredi précédent à 18 heures.

— Bonjour, Claire, tu as passé un bon week-end ? demanda-t-elle.

La directrice avait la trentaine bien sonnée, deux enfants de moins de trois ans et un air permanent d'anxiété et d'agitation. Pour ne rien arranger, ce matin-là, elle semblait épuisée.

— Ne m'en parle pas, répondit-elle avec une grimace. Une gastro. Pour les deux. Ça sortait littéralement de tous les côtés.

Bo afficha une expression de compassion, se demandant furtivement si elle aimerait assez ses propres enfants pour jouer les infirmières dans de telles circonstances ou si, face à un nourrisson en mode « cascade de vomi », elle s'enfuirait à toutes jambes. *Probablement la deuxième solution.*

— Ça n'a pas dû être drôle...

Claire poussa un soupir stoïque.

— Tu sais ce qu'on dit, reprit-elle d'une voix affligée. On n'est pas une vraie mère tant qu'on n'a pas repêché du dégueulis dans son décolleté.

— Un thé ? demanda Bo en se levant abruptement.

Elle avait eu son quota de discussions vomito pour un lundi matin.

— Oh, oui, merci, gémit Claire, reconnaissante.

Natasha, l'autre responsable marketing, et Hayley, l'assistante, venaient d'arriver. Elles ôtaient leur manteau et leur écharpe de l'autre côté de la cloison transparente qui séparait les bureaux.

— Du thé ? leur proposa Bo.

Toutes deux acquiescèrent.

Une odeur âcre de toast brûlé accueillit la jeune femme dans le local cuisine. Becky et Alison, deux assistantes du service

compta, se tenaient côte à côte devant le comptoir. Becky grattait la croûte noircie de ses tartines de pain de mie sous le regard d'Alison, qui sirotait une tasse de thé. Toutes deux avaient dépassé la trentaine. L'une était brune et l'autre blonde, mais elles partageaient la même silhouette courtaude et une expression réprobatrice qui mettait toujours Bo mal à l'aise. Elles lui rappelaient les joueuses de roller derby, au collège, toutes en coudes et en ongles, qui n'hésitaient jamais à aplatir une adversaire plus petite et plus frêle. Comme Bo, par exemple.

Elle les salua aimablement, mais les deux femmes ne firent pas mine de s'écarter, ce qui la contraignit à se glisser entre elles et le meuble de l'étroite kitchenette sans fenêtre. Sa tranche de pain débarrassée de ses parties carbonisées, Becky entreprit de la tartiner de margarine et de confiture tout en discutant avec Alison de leur week-end respectif. Elles continuèrent à ignorer royalement Bo qui remplissait la bouilloire au robinet.

— Bonjour, mesdames !

Bo se retourna pour découvrir Ben, un des responsables du service compta. Il affichait l'allure souple et détachée du mâle de vingt-neuf ans pleinement conscient de son charme.

— Bonjour, Ben, répondirent Alison et Becky à l'unisson.

D'un même mouvement, elles s'effacèrent pour le laisser passer. Sans un mot, Bo se retourna vers la bouilloire, feignant de se concentrer sur le nuage de vapeur qui se formait au-dessus du bec verseur.

— Bonjour, répéta Ben d'une voix plus discrète.

Il s'approcha de l'évier où se tenait Bo et tendit le bras pour attraper une tasse dans le placard au-dessus d'elle. Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Oh, bonjour, marmonna-t-elle.

Ben déposa un sachet de thé dans son mug vide et le plaça derrière les quatre tasses qu'elle venait d'aligner sur le comptoir. En silence, il la regarda les remplir d'eau tour à tour. Bo sentit qu'il allait dire quelque chose, mais la voix de Becky retentit avant qu'il ait pu ouvrir la bouche :

— Vous avez passé un bon week-end, Ben ? demanda-t-elle en mordant dans son toast dégoulinant de confiture.

Bo lui tournait le dos, mais sa main se mit à trembler et elle répandit une flaque d'eau bouillante sur le formica. Avec un claquement de langue agacé, elle saisit un torchon pour réparer sa maladresse.

— Excellent, merci, répondit Ben en s'écartant du comptoir pour saisir la bouteille de lait qu'il tendit à Bo sans la regarder.

Elle la prit de la même façon tandis qu'il continuait :

— Et vous, Becky ? Vous avez fait quelque chose *d'excitant* samedi soir ?

Bo se demanda si elle était la seule à percevoir la note sarcastique dans sa voix ; mais les deux autres, apparemment, étaient trop ravis pour remarquer quoi que ce soit.

— Rien du tout, non, répondit Becky sur un ton dépité. Juste une soirée télé devant *Danse avec les stars*.

— Ne dites pas du mal de *DALS* ! s'écria Ben, faussement réprobateur. J'adore cette émission. C'est ma préférée.

Son offensive de charme fonctionna à merveille : Becky et Alison se mirent à glousser de concert. Bo, qui leur tournait toujours le dos, leva les yeux au ciel.

— Je ne pensais pas que vous étiez du genre à regarder *DALS*, Ben, roucoula Alison.

L'intéressé, qui avait remarqué son ton aguicheur, réagit en conséquence.

— Je suis un fan absolu ! protesta-t-il. Des stars, des gens qui dansent, que demander de plus ? Sans compter Tess Daly...

Comme de juste, les deux femmes se remirent à pouffer comme des gamines.

Bo laissa bruyamment tomber sa petite cuillère dans l'évier en inox.

— Comment ça ? demanda Becky, coquette. Vous craquez sur Tess Daly* ?

Pitié! songea Bo. Elle jeta un coup d'œil à Ben. La lueur dans son regard était sans équivoque : il s'amusait comme un petit fou. Il fit mine de réfléchir quelques secondes.

— Je sais qu'elle a largement dépassé la quarantaine, fit-il d'une voix pleine de regrets.

À ces mots, Alison et Becky poussèrent un soupir horrifié. Mais Ben poursuivit :

— Cela dit, elle est encore très en forme. À bien y réfléchir, je crois que... Oui, si elle voulait bien, je ne dirais pas non.

Les deux comptables réagirent par une cacophonie de « comment osez-vous dire ça ? » mêlés de « c'est une femme mariée » et autres sermons du même acabit. Enchanté par leur réaction, Ben se contenta d'un haussement d'épaules qui signifiait « désolé d'être franc ». Bo tira un plateau usé du placard sous l'évier et y posa ses quatre mugs sans ménagement.

— Votre thé est prêt, lança-t-elle abruptement à Ben, toujours sans le regarder.

Le plateau à la main, elle quitta le local cuisine, escortée par les gloussements enchantés d'Alison et Becky. Elle regagna les bureaux de son équipe. De façon irrationnelle, elle en voulait

* Ex-mannequin d'âge mûr, c'est la présentatrice vedette de *Strictly come dancing*, la version britannique de *DALS*. (NDT)

à Becky et Alison de se laisser aussi facilement manipuler par Ben. Elles se comportaient avec lui comme des collégiennes. Même pas fichues de voir qu'il se moquait d'elles ! Se laissant tomber dans son fauteuil, elle fixa l'écran vide du regard. Elle n'était pas seulement en colère contre les deux femmes : elle en voulait à Ben de son hypocrisie. Car Bo connaissait sa véritable opinion sur *Danse avec les stars*. En fait, ils en avaient parlé ce week-end même. Elle avait mentionné l'émission alors qu'ils se dirigeaient vers l'appartement de Ben, après le dîner. Quand elle avait avoué qu'il lui arrivait de la regarder, il s'était moqué d'elle et l'avait traitée de « jeune petite vieille ». Bo était habituée à son humour caustique, voire méprisant. Ça faisait partie des nombreuses choses qui commençaient à lui poser problème dans leur relation, laquelle durait depuis huit mois – dans le plus grand secret.

2

L'esprit ailleurs, Bo cliqua sur le mail qui figurait en tête de sa boîte de réception – une circulaire des RH sur la restructuration de la société. Elle prit une mine concentrée, feignant de ne pas voir Ben qui, son thé à la main, regagnait son bureau. Quelques minutes plus tard, une icône clignotante l'informa qu'elle avait reçu un message sur l'Intranet. « Trop canon ce matin, lut-elle. Ça te dirait de m'accompagner à l'inauguration d'un bar à cocktails vendredi ? »

Elle relut plusieurs fois, indécise. La scène de la kitchenette l'avait mise hors d'elle, et accepter l'invitation de Ben reviendrait à le pardonner tacitement. Mais son côté pragmatique passait déjà en revue ses options pour le vendredi suivant – la plus vraisemblable restait une soirée canapé devant *Vu à la télé* en tête à tête avec un plat surgelé.

La preuve définitive qu'elle était en pleine crise du quart de vie, songea-t-elle amèrement. Le signe indéniable que son existence d'adulte n'était qu'une parodie. Depuis huit mois, Bo et Ben, à la demande de celui-ci, cachaient leur relation au bureau, et continuaient à s'expédier des messages secrets comme des ados tout en faisant semblant de s'ignorer. Souvent, elle se demandait si Ben aimait le pouvoir que cette situation lui conférait : la possibilité de draguer d'autres femmes devant elle sans qu'elle puisse réagir.

« Alors comme ça, Tess Daly te branche ? » tapa-t-elle, sourcils froncés. Sortir avec Ben, c'était un peu comme jouer au poker : l'objectif

était de ne pas se laisser embarquer dans le bluff de l'autre. Bo n'avait jamais aimé les jeux de cartes, et surtout pas le poker. Visiblement, ses adversaires la déchiffraient sans difficulté, tout comme Ben – qui verrait certainement clair dans sa tentative de feindre le détachement. Elle but une gorgée de thé en attendant sa réponse.

« Tess Daly ne t'arrive pas à la cheville. Tu restes mon premier choix. »

Ses épaules s'affaissèrent légèrement tandis qu'elle posait les doigts sur le clavier. Qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? Ils savaient l'un comme l'autre comment ça finirait, et elle avait du boulot. Elle tapa :

« D'accord. Où et quand ? »

*

Ben Wilkinson avait rejoint Aspect dix mois plus tôt, par un matin gris de janvier, juste après les vacances de Noël. Comme toujours, Bo avait passé les fêtes chez ses parents, un coquet pavillon semblable à tous les autres dans une résidence située aux abords d'une petite ville périphérique prospère.

Pour Bo, rentrer « à la maison » pour Noël restait une expérience mitigée, une rencontre presque détonante entre sa vie d'avant et son existence actuelle. Elle dormait dans ce qui avait été sa chambre d'enfant, transformée depuis belle lurette en chambre d'amis et redécorée selon les goûts de sa mère. Les posters de rock stars de son adolescence avaient disparu, les murs étaient repeints couleur primevère, et la parure de lit portait un motif cachemire bleu lavande.

C'est depuis qu'elle avait quitté le cocon familial que Bo s'était mise à vraiment apprécier le confort du pavillon de ses parents.

Quand elle était petite, tout semblait aller de soi : les fauteuils accueillants, les chambres spacieuses, le frigo toujours rempli. Aujourd'hui, elle éprouvait un plaisir indéniable à retrouver, même brièvement, un style de vie dépourvu de responsabilités, où tous les repas étaient préparés pour elle et où sa seule préoccupation était le choix du film à regarder le soir de Noël. Mais ce retour à l'insouciance se faisait au prix d'une régression immédiate vers la dynamique familiale de son enfance : ses parents se montraient exagérément inquiets pour elle, et elle réagissait avec le caractère boudeur d'une adolescente.

Ce Noël-là, Bo s'était montrée encore plus évasive que d'habitude quand ses parents lui avaient demandé si elle « fréquentait quelqu'un en particulier ». Elle préférait leur cacher que la plupart de ses dernières rencontres s'étaient effectuées *via* Tinder. Ils l'auraient probablement séquestrée jusqu'à ce qu'elle promette de faire une croix sur cette application, de crainte qu'elle ne finisse entre les griffes d'un psychopathe, comme dans les histoires qu'ils lisaient dans les journaux.

En fait, Bo avait longtemps hésité à s'inscrire sur Tinder et il avait fallu la double influence d'une bouteille de vin et de sa coloc Kirsten pour la convaincre de franchir le pas. Elle n'avait rien à perdre en essayant, n'est-ce pas ? Très vite, Bo avait cessé de s'offusquer des images obscènes et des propositions salaces qui envahissaient son écran avec une régularité alarmante. Ayant perfectionné l'art d'effacer en douceur les « *matches* » indésirables, elle s'était lancée avec un certain enthousiasme dans les rencontres à la sauce *millennial*.

Après six mois de consultation frénétique de sa messagerie, elle avait fini par déchanter. Elle avait eu de nombreux rendez-vous, mais aucun n'avait débouché sur une relation de plus de quelques semaines. Peu à peu, elle s'était rendue à l'évidence : il y avait tout simplement trop de choix, trop de célibataires de son âge à Londres, et, même si un type avec qui elle avait « *matché* » lui plaisait, celui-ci gardait en général ses options ouvertes dans

l'attente d'une meilleure proposition. Elle commença à se lasser de l'esprit Tinder, dans lequel les gens étaient aussi jetables que les journaux gratuits qu'on lui fourrait chaque matin dans les mains sur les marches de la station Oxford Circus. Elle avait donc coupé l'application pendant son séjour chez ses parents et en avait ressenti un immense soulagement – enfin, elle était libérée des demandes d'attention incessantes !

Elle avait repris le travail juste après le jour de l'An, par un matin gris et neigeux, avec quelques kilos de plus et un compte en banque presque vide, prête à affronter le blues du mois de janvier. Elle s'était attaquée sans conviction à la pile de travail qui l'attendait quand Matt, le directeur grands comptes de la société, était apparu devant son bureau.

— Bo, j'aimerais vous présenter notre nouveau directeur commercial.

En levant la tête, elle avait découvert un jeune homme souriant qui lui tendait la main. Il portait l'uniforme officieux du bureau – chemise à col ouvert et pantalon chic –, mais elle n'avait pu s'empêcher de remarquer que c'était une chemise sur mesure, tout comme elle avait noté la montre discrètement luxueuse à son poignet.

— Ravi de vous rencontrer, Bo, avait-il lancé.

À son assurance et à son accent policé, elle avait détecté le pur produit d'un lycée privé (elle en avait suffisamment côtoyé à la fac pour les reconnaître à dix mètres). En serrant la main tendue, elle avait ressenti un tiraillement dans son ventre, et les mots « il est mignon » lui avaient traversé l'esprit tandis qu'elle passait en revue les yeux verts, les cheveux châains ondulés et la silhouette mince mais sportive qui évoquait les week-ends d'été passés à jouer au tennis et au cricket. Ils échangèrent quelques mots par-dessus le bureau de Bo, jusqu'à ce que Matt entraîne Ben pour continuer les présentations avec le reste de l'étage. Restée seule, Bo avait fixé son écran d'un œil absent, une pile

de dossiers entre les mains. Elle n'avait pu retenir un sourire. Finalement, janvier ne s'annonçait pas si mal.

Effectivement, les semaines suivantes, son spleen hivernal avait été nettement adouci par son flirt naissant avec Ben. À sa façon de la suivre du regard quand elle traversait l'open space, elle avait compris qu'elle l'attirait, et leurs rencontres « par hasard » dans la cuisine avaient une fréquence suspecte. Pourtant, tout en montrant son intérêt, il avait su respecter l'étiquette de la drague au bureau. (L'année précédente, Bo avait fait l'expérience du comportement inverse quand un informaticien à l'allure lugubre avait pris l'habitude de la suivre dans l'ascenseur à chaque pause-repas : il n'avait renoncé à ce harcèlement muet qu'après un avertissement formel de la part de la DRH.)

Ben avait commencé à l'appeler « Blu-ray » quand elle lui avait révélé que Bo était le diminutif de Boughay*, le nom de jeune fille de sa mère, que celle-ci avait jugé bon de transformer en prénom afin d'en affubler sa fille. En toute franchise, Bo n'avait jamais trop apprécié que Ben la surnomme ainsi, mais elle avait toléré cette liberté en se disant qu'elle suggérait une certaine intimité. (Elle s'efforçait de se rappeler que les anciens des lycées privés n'appellent pratiquement jamais les gens par leur vrai nom.)

Au cours de leurs petites discussions en cuisine, Bo avait appris que Ben avait le même parcours qu'elle : enfance dans un milieu petit-bourgeois, adolescence dans la banlieue de Londres, études dans une fac bien cotée. Excepté son goût pour les sobriquets, ils s'accordaient plutôt bien, à la fois par leur caractère et par leurs goûts. Il avait de l'humour et de la culture ; très vite, Bo s'était dit que Ben Wilkinson constituait ce que sa mère appelait un « petit ami idéal ».

* Prononcer Bour'ay, patronyme d'origine écossaise.

Elle lui plaisait, elle en était certaine. Le seul hic, c'est qu'il semblait prendre tout son temps. Ils poursuivirent leur petit flirt durant tout le mois de janvier, dans la kitchenette ou en attendant l'ascenseur, et par l'intermédiaire de messages sur l'Intranet dans lesquels ils s'amusèrent à dire du mal de leurs collègues. Février approchant, Bo avait commencé à se demander à quel moment il comptait franchir le pas.

— Comment se fait-il qu'il ne m'ait pas demandé de sortir avec lui ? s'était-elle plainte à sa coloc – une fille solide et posée, l'exvoisine de chambre de Bo en résidence universitaire.

— Pourquoi tu ne l'inviterais pas, toi ? avait rétorqué cette dernière. On n'est plus en 1950, tu sais.

Bo avait fait la moue. Kirsten n'avait pas tort, bien sûr. N'empêche que ce n'était pas son genre – elle avait manifesté clairement son intérêt, à lui de faire le reste.

— Typiquement anglaise, l'avait raillée Kirsten.

Kirsten était à moitié danoise par sa mère et, bien qu'elle ait grandi à Godalming dans le Surrey, elle avait hérité d'une franchise presque brutale.

— Pourquoi ce serait à lui de faire le premier pas ? L'égalité des sexes, tu en fais quoi ? avait-elle poursuivi en lançant à Bo un regard de défi par-dessus ses lunettes à monture métallique.

— Je sais, je sais, avait soufflé Bo, vaincue.

Peut-être qu'elle trahissait son genre. N'empêche qu'elle était certaine d'une chose : jamais au grand jamais elle ne proposerait à Ben Wilkinson de sortir avec elle.

Elle s'était donc rabattue sur ce qui arrivait en deuxième position au classement des coups d'éclat : le shopping. Elle avait passé son samedi après-midi à écumer les boutiques afin de dénicher une nouvelle tenue pour le bureau – quelque chose qui soit à la fois professionnel et incroyablement séduisant. Un chemisier

crème et une paire de bottes montantes plus tard, elle s'était sentie prête à faire grimper la mise pour forcer Ben à abattre son jeu. En d'autres termes, elle allait sortir sa quinte royale.

Était-ce le chemisier moulant ou les talons hauts ? En tout cas, sa stratégie avait fonctionné. Un vendredi soir de février, cinq minutes avant la fermeture des bureaux, elle était en train de ranger son mug vide dans le lave-vaisselle quand Ben avait fait son entrée dans la kitchenette, une canette de bière à moitié vide à la main.

— Bonsoir, Blu-ray, avait-il lancé d'une voix nonchalante, l'air détendu.

— Bonsoir, Ben. Vous commencez tôt, on dirait ?

Elle avait souri en désignant la canette.

— J'ai quelque chose à fêter, avait-il répondu. J'ai décroché un nouveau client !

Derrière son expression de joie triomphante, Bo avait vu l'espace d'un instant le visage d'un gamin fier de lui.

— Super nouvelle ! Bien joué.

À la réflexion, ça ressemblait plus au compliment d'une mère qu'à celui d'une petite amie. Mais elle n'avait pas eu le temps d'aller plus loin : d'un mouvement souple, Ben avait posé sa canette sur le comptoir pour se planter devant elle, entre l'évier et le micro-ondes.

— Vous êtes *très* en beauté, ce soir, Blu-ray, avait-il lancé, l'œil égrillard, en la plaquant contre le meuble en formica. Qu'est-ce que vous feriez si je vous embrassais ?

Bo avait souri, se félicitant intérieurement de son choix vestimentaire, avant d'incliner la tête avec coquetterie pour répondre :

— Je vous embrasserais aussi.

Enfin, avait-elle pensé en sentant ses mains sur sa taille.

Aujourd'hui encore, elle ressentait un pincement au ventre en repensant au parfum d'interdit de ce premier baiser dans la cuisine, à l'odeur de son après-rasage et au léger arôme de bière sur sa langue. C'était aussi délicieux qu'elle l'avait espéré – plus, peut-être, à cause du risque d'être surpris par des collègues à tout moment. Ensuite, ils étaient partis fêter le succès de Ben autour d'un verre ; ils avaient traversé Oxford Street pour disparaître dans les ruelles encombrées de Soho, au milieu de la cohue des fêtards et du ballet des rickshaws. Le verre avait mené à un dîner tardif dans Chinatown, puis à un trajet en métro (qu'ils avaient passé à rigoler bêtement) jusqu'à Clapham, et enfin à une nuit explosive bien qu'alcoolisée dans l'appartement de Ben.

Le matin suivant, alors que Bo se rhabillait, Ben avait lancé :

— On n'en parle pas au bureau, d'accord ?

Il aurait été grossier de protester. Elle avait mâchonné distraitement le toast mou qu'il venait de lui beurrer. Était-elle naïve de supposer que cette nuit passée ensemble transformait leur flirt en une vraie relation ?

En rentrant vers son appartement du nord de Londres, elle était presque en transe, analysant en boucle les détails de la veille (ceux, en tout cas, dont elle se souvenait) pour tenter de percer la signification de la petite phrase de Ben. Peut-être, dans les premiers stades de leur couple, le temps qu'ils apprennent à mieux se connaître, tenait-il à préserver leur intimité face à la curiosité de leurs collègues ? Le temps que la rame atteigne Holloway Road, Bo s'était laissé gagner par le doute. Elle n'avait rien compris ! Si Ben insistait pour garder le secret, ce n'était pas pour laisser à leur relation le temps de s'épanouir : de son point de vue, Bo ne représentait qu'un coup d'un soir.

Une fois chez elle, toute la joie qu'elle avait éprouvée en pénétrant triomphalement – quoique d'un pas mal assuré – dans l'appartement de Ben vers 1 heure du matin s'était évanouie.

— Bonjour, avait lancé Kirsten en sortant en peignoir de la salle de bains. Alors comme ça, les nouvelles fringues, ça a marché ?